

NICHELET

La Montagne

Présentation par Antoine de Baeque



LES PIONNIERS DE L'ÉCOLOGIE

Le Pommier

Michelet

La Montagne

Présentation par Antoine de Baecque

Le Pommier

Historien spécialiste de la Révolution, critique de cinéma et éditeur, Antoine de Baecque est également amateur de haute montagne. Il a consacré plusieurs livres à la marche.

© Éditions Le Pommier/Humensis, 2020, pour la présente édition
Tous droits réservés

ISBN: 978-2-7465-1960-2
Dépôt légal: 1^{re} édition: 2020, août

170 *bis*, boulevard du Montparnasse – 75014 Paris
www.editions-lepommier.fr

ESSAI D'HISTOIRE MARCHÉE

De tous les livres de Jules Michelet, sans doute *La Montagne* reste-t-il le plus méconnu¹. Il n'a pas la puissance visionnaire des volumes de l'*Histoire de France* ou de l'*Histoire de la Révolution française*, ni le souffle poétique de *La Mer* ou de *La Sorcière*; il ne rencontre pas non plus le succès public de *L'Oiseau*. Cet ouvrage recèle néanmoins une qualité précieuse: il témoigne de

1. Il n'existe pas d'édition récente de *La Montagne*, paru en 1868, si ce n'est des versions *reprint* des différentes éditions qui se sont succédé pendant un demi-siècle, jusqu'aux années 1920. De même, il n'y a que de rares études actuelles sur l'ouvrage: celle de L. Orr, *Jules Michelet. Nature, History and Language*, Ithaca, Cornell University Press, 1976; et celle de P. Petitier, «*La Montagne* de Michelet: une nouvelle alliance?», *Compar(a)ison*, 2001, n° 1-2, p. 307-325. On se reportera également à trois textes d'époque, assez datés: É. Montégut, «La poésie des montagnes. À propos du nouveau livre de M. Michelet», *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mars 1868, repris dans *Mélanges critiques*, Paris, Hachette, 1887; A. Theuriet, «Étude», texte d'introduction à l'édition de 1904 de *La Montagne* parue chez Calmann-Lévy; H. Chabot, «Notice», introduction à l'édition de 1930 chez Larousse.

l'engagement suprême de Michelet, celui de la vie, qu'il partage avec sa jeune femme Athénaïs, des heures de discussion, d'écriture, de souffrance, de soin. Et, ce qui avive et panse, fatigue, met à vif et répare, de longues marches durant lesquelles les époux se métamorphosent en une cordée, qui, si elle n'ouvre pas de voies à travers la montagne ni ne s'encombre de cordes ou de piolets, œuvre communément à la fabrique du livre. Et ce, sous toutes ses formes, de sa conception au partage de ses droits d'auteur. C'est une aventure pédestre qui se transforme en *cordée éditoriale*. Aussi est-il paradoxal que seul Jules Michelet y apposât sa signature.

On a, depuis Roland Barthes et son *Michelet par lui-même*¹, beaucoup glosé sur la prétendue veuve abusive Athénaïs Mialaret². À juste titre, sûrement. De près de trente ans sa cadette, elle aurait, par ses réécritures et ses publications, contribué à façonner la figure du grand historien. Mais *La Montagne* déroge en partie à la règle. La marche à deux, du pourtour du mont Blanc à Saint-Gervais, de l'Engadine aux Pyrénées, des hauteurs de Genève au Valais, de Chamonix au lac d'Annecy, est décisive dans le processus de conception – d'écriture, même – de ce livre à la sensibilité naturelle exacerbée, de ces pages de pur effort physique et de description de paysages traversés. « J'étais la moitié de lui-même », écrit Athénaïs Michelet dans *Ma collaboration à L'Oiseau, L'Insecte, La Mer, La Montagne. Mes droits à la moitié de leur produit*, mémoire justificatif publié deux ans après la mort de son mari, en 1876. Pour ce qui relève de ce dernier livre, dont

1. R. Barthes, *Michelet par lui-même*, Paris, Seuil, 1954.

2. I. Delamotte, *Le Roman d'Athénaïs. Une vie avec Michelet*, Paris, Belfond, 2012.

l'écriture marchée épouse la forme de leur « conversation continue », on ne peut qu'acquiescer.

Une source fiable permet de suivre la marche du couple et du livre : le *Journal*¹ tenu par Michelet. Et plus particulièrement les pages qui couvrent la gestation de l'ouvrage, de l'étincelle créatrice à son achèvement, entre l'été 1865 et décembre 1867. Séjours, cures, explorations, rencontres, balades, conversations et séances d'écriture à la table commune fourmillent dans les minutes de cette physiologie intime. 1865 : trois séjours estivaux, du 24 juillet au 31 août, à Veytaux en Suisse, dans le canton de Vaud chez les Quinet, en cure à Saint-Gervais ; puis en septembre, sur la route de Chamonix, à Annecy, en passant par Genève. Été 1866 : deuxième séjour à Veytaux, avec des excursions vers le château de Chillon, le Lavaux ou les rochers de Naye. Juin et juillet 1867 : troisième voyage estival consécutif en Suisse, au cours duquel les Michelet séjournent à Bex, parcourent le Valais puis traversent, émerveillés, l'Engadine et les Grisons à partir de Pontresina. *La Montagne* est la somme de ces expériences. Mais aussi d'explorations passées, consignées en des pages autrement anciennes de son *Journal* : cinq semaines à travers le Valais, du Simplon au Saint-Gothard, en 1830² ; trois

1. Le *Journal* de Michelet a été publié en quatre volumes par Paul Viallaneix et Claude Digeon, chez Gallimard, entre 1959 et 1976. Le tome III intéresse notre période, entre 1861 et 1867. Il existe une version abrégée, éditée par Perrine Simon-Nahum, parue en 2017 chez Gallimard dans la collection « Folio » (1 146 p.). Sur la vie de Michelet, le livre de Gabriel Monod est encore utile : *Jules Michelet. Études sur la vie et ses œuvres*, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1905.

2. L. Lathion, « Jules Michelet et le Valais », *Annales valaisannes*, 1941, p. 332-345.

semaines de Pau à Tarbes par la vallée d'Ossau en 1835¹ ; puis de nouveau au Saint-Gothard, à plus de 2 100 mètres, en 1838 et 1856 – pages qui convoquent aussi bien ses œuvres au moment de leur aboutissement (*Introduction à l'Histoire universelle*, puis « après 93 ») que ses impressions naturelles : « L'honnêteté de cette montagne ; sa tolérance pour la nature (oiseau, poisson, etc.), point de prétention (mais richesse, sans bruit, qui donne les grands fleuves), ni de pic célèbre pour les grimpeurs, les Byron, point de Némésis, de *Manfred*, etc. »

Bien sûr, le livre est également né d'autres livres. Michelet mentionne sans fausse pudeur les lectures qui innervent son texte, aussi bien dans les quelques « éclaircissements » qui l'accompagnent que dans son *Journal*. Il reprend et annote des classiques comme Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, M^{me} Roland et Chateaubriand ; fait mention des travaux de ses amis Charles Lortet, géographe, et Augustin de Candolle, botaniste, auteurs respectivement d'un mémoire sur les glaciers² et de l'un des « meilleurs livres sur les fleurs alpines »³ ; fait part, enfin, de ses impressions sur les volumes du *Voyage dans les Alpes* de Saussure – « Sa gloire est moins son ascension, et quelques expériences, que son beau voyage imprimé, où il donne sur le mont Blanc et les Alpes en général tant de faits intéressants, bien vus, appréciés judicieusement. On sent en lui, ce qui est rare, un homme digne de ce nom, équilibré d'études et de caractère, d'exercice

1. A. Lasserre-Vergne, *Les Pyrénées au temps de Victor Hugo*, Pau, Cairn, 2012.

2. L. Lortet, *Recherches physiologiques sur les glaciers*, Lyon, 1866.

3. A. de Candolle, *Théorie élémentaire de la botanique*, Paris, Déterville, 1813.

et d'action » –, *l'Étude sur les glaciers* de Louis Agassiz – « livre capital » –, la *Chronique de la Suisse* d'Ægidius Tschudi – « J'ai mis l'histoire sous clef, lisant *La Suisse* assez languissamment » –, *Histoire du Valais* de Matthieu Schiner ou encore *La Plante* de Jean Grimard – « fort prétentieux ».

A contrario, si Michelet est le contemporain des pionniers de l'alpinisme, il n'est sensible ni à leurs livres ni à leurs exploits. Les Anglais conquièrent alors les plus hautes cimes, du Cervin aux Écrins, et partagent, par des succès de librairie rapidement traduits¹, leurs aventures avec un large public. Les Whymper², Mummery, Thyndall, Young et Kennedy, qui voient « dans le danger une puissance éducative et purifiante que l'on ne donne à aucune autre école³ », transforment les Alpes en « terrain de jeu de l'Europe⁴ ». Michelet n'apprécie guère ces prouesses, et les ignore superbement. Aussi peut-on comprendre le peu d'empathie qu'il manifeste à propos de la tragédie du Cervin⁵ de 1865, dont pourtant tout le monde

1. C.-E. Engel, *La Littérature alpestre en France et en Angleterre au XVIII^e et au XIX^e siècles*, Chambéry, Dardel, 1930 ; C.-E. Engel, C. Vallot, *Les Écrivains à la montagne*, Paris, Delagrave, 1934 et 1936.

2. E. Whymper, *Escalades dans les Alpes. De 1860 à 1868*, traduit de l'anglais par A. Joanne, Paris, Hachette, 1873.

3. A. F. Mummery, *Mes escalades dans les Alpes et le Caucase*, traduit de l'anglais par M. Paillon, Grenoble, Didier Richard, 1936.

4. L. Stephen, *Le Terrain de jeu de l'Europe*, traduit de l'anglais par C.-E. Engel, Paris-Neuchâtel, V. Attinger, 1935.

5. Le 14 juillet 1865, la conquête du Cervin par Whymper, avec six compagnons de cordée, vire au drame dans la descente. Quatre des alpinistes trouvent la mort. L'événement prend une portée considérable à l'époque.

parle. À l’instar de John Ruskin, qui s’indignait de voir les grimpeurs transformer « les cathédrales de la terre en mâts de cocagne¹ », l’historien n’admet pas que l’on puisse profaner les « vierges de lumière ». Quand les alpinistes courent les monts pour leurs ascensions, Michelet réplique : « [M]oi aussi, je faisais la mienne. Pour la seconde fois, cette idée, vive et nette de la montagne, me revenait à l’esprit : “*Elle est une initiation*”². » L’ascension est écriture de *La Montagne* plutôt que conquête de son sommet, et les chemins empruntés un parcours sensible autant que spirituel.

Davantage que par la conquête de cimes inaccessibles, la montagne s’offre aux marcheurs et se connaît par les cols, les « hauts passages ». Michelet dévoile dans l’ouvrage le secret routinier de sa conception, lors des trois étés passés dans les Alpes ; son habitude de rester le matin à lire et travailler, quand, après son labeur matinal, « [il] sortai[t] seul, et passant le torrent, remontai[t] un peu en face pour faire visite à la forêt, saluer [s]es arolles, converser avec eux³ ». La marche à travers la forêt et les arbres, ses amis, mène aux premiers contreforts du mont Blanc ou aux Contamines, par le chemin du col du Bonhomme. Marcher après la matinée de travail, voilà l’hygiène de l’écrivain. Il l’érige en mode d’existence – « Sous ces sapins, qu’il fait bon de marcher ! Nette en tout temps, libre d’obstacle, la terre donne une noble idée de pureté. Quoi de plus pur que l’air, en ces

1. J. Ruskin, *Écrits sur les Alpes*, textes réunis par E. Sdegno et C. Reichler, Paris, Presses universitaires de la Sorbonne, 2013, p. 134.

2. Voir *infra*, p. 240.

3. *Ibid.*, p. 234.

odeurs salubres ! Quel grand apaisement vous sentez peu à peu ! [...] Nos orages intérieurs se calment au milieu d'eux, nos agitations vaines¹ » – et en méthode de travail. Michelet ne peut faire connaissance de la montagne que par sa fréquentation assidue. La parcourir, la regarder, constitue l'expérience sensorielle et intellectuelle essentielle : les « ascensions passagères » ne suffisent pas, il faut « *séjourner sur les glaciers*, y habiter, vivre avec eux pour les connaître, y passer des mois, des saisons »². En Engadine, il décrit encore ces petits matins précédant la balade tandis que « le ciel est sombre [et que] le vent âpre balaye la neige qui commence à tomber³ ».

Le *Journal* de ces étés est parsemé de notes pédestres, itinéraires nécessaires, impressions vives, idées nombreuses. Ainsi, lorsque le couple Michelet est pour trois semaines à Saint-Gervais, en août 1865, et vit « au bout du village, *finis mundi*, près l'église et le cimetière, assez près du pont du Diable », lit-on, au fil des jours : « Nous suivîmes la route des Praz, Bionnay, route un peu humide (des beaux noyers). Le soleil était bon, l'air frais, les trois petits glaciers visibles et les nouvelles neiges envahissantes, par plaques cotonneuses et profondes » (3 août 1865) ; « Rien ne m'a mieux servi que ces marches puis les haltes où je ne me suis occupé que d'elle [Athénaïs et la montagne, mêlées]. Les sources vives de Nature ont alors jailli, et j'ai été plus fécond » (15 août 1865) ; « Nous allâmes par un joli temps doux, qui suivait la pluie et la promettait, par la route des Contamines. Elle était riieuse et causeuse ; s'amusait de tout. [...] En rentrant, elle se

1. *Ibid.*, p. 158.

2. *Ibid.*, p. 250.

3. *Ibid.*, p. 212.

jetait au lit, et déjà la bougie était passée de la chambre dans mon cabinet » (18 août 1865) ; « Nous voulûmes aller promener à Saint-Nicolas, c'est-à-dire faire au moins trois lieues. Partis seuls et descendus au pont du Diable, nous remontâmes en face l'énorme côte, de plusieurs amphithéâtres superposés les uns aux autres. Assis sur le banc d'un chalet, nous respirâmes : accueil aimable, cependant les petits semblent sauvages. La route était fort solitaire et, après la croix, plane, avec une vue dominante, immense, plongeant sur de profonds ruisseaux, des moulins, de petites moissons de seigle et un peu de sarrasin, sur les cultures ascendantes mêlées de sapins, et les hauts chalets dominés encore de prairies. Tout cela animé, *humain* » (21 août 1865).

Toutes ces promenades fournissent le socle de connaissance de la nature nécessaire à l'écriture du livre, mais aussi une méthode et un plan. Elles proposent une véritable « histoire marchée », dont Michelet se fait le porteparole. Ainsi de l'étagement de la végétation le long du sentier, de la forêt aux rochers et aux glaciers, en passant par la prairie d'alpage, ces trois états de la nature d'altitude que traverse le randonneur. À ceux-là, Michelet fait correspondre trois degrés de la concentration de l'âme, distribuant *in fine* la répartition de l'ouvrage : « La montagne est une morale, à chacun ses degrés : au premier gradin, de simplicité rurale, économique, affranchissement du luxe, du convenu de la mode, affranchissement qui sert tant la liberté publique ; second degré : aspirations solitaires, épurations intérieures, le *sursum corda* ; troisième degré : les hautes résolutions stoïques et religieuses, de ne pas être inférieur aux grandeurs de la nature, d'entrer dans la haute harmonie, comme des sommets, des

glaciers, sublimes serviteurs du globe qui lui font sa fécondité» (27 juillet 1865).

Alors se déploie le génie inventeur de l'écrivain-historien, stimulé par la marche et la conversation avec l'être aimé. Du 26 juillet 1865, où il est pour la première fois question dans son *Journal* du « nouveau livre dont nous causons », au 8 août suivant, quand « *La Montagne* [est] esquissé », en douze jours le plan du livre, ses principes et son objet sont jetés sur le papier. Jusqu'à l'issue d'une courte préface, datée du 1^{er} décembre 1867, deux ans et demi plus tard. À cet instant, Michelet rappelle son mot d'ordre vaillant et marcheur : « Puisse ce livre qui nous soutint en relever d'autres encore sur les pentes où, par faiblesse ou chagrin, beaucoup descendent ! S'il lui faut une épigraphe, ce sera ce mot : *Remonter*¹. »

Il faut dire que si Michelet se lance dans l'écriture de *La Montagne*, c'est aussi par vertu curative, par vigueur régénérative. L'affaire est alors assez courante², mais pour l'historien, et surtout son épouse Athénaïs, elle se fait urgence : la santé de la jeune femme s'est dégradée au mitan des années 1860 et elle doit soigner de graves « affections gastriques » qui la minent. Si les Michelet vont à la montagne durant tous ces étés, c'est d'abord en cure : aux bains d'eaux chaudes et ferrugineuses de Saint-Gervais en 1865 ; à Acqui en Italie, l'année suivante, pour des soins de limon et de terre, réputés à l'époque. L'atmosphère et la matière même des Alpes sont réparatrices : elles reconfortent les corps, comme le souligne Michelet. Elles fournissent aussi bien des éléments de

1. *Ibid.*, p. 27.

2. J. Penez, *Histoire du thermalisme en France au XIX^e siècle*, Paris, Economica, 2005.

réflexion et de structure à l'ouvrage à venir, qu'il faut donc considérer comme un livre de soins, un texte thérapeutique.

L'historien s'en préoccupe – « Je demandais au directeur de l'établissement [à Saint-Gervais], si l'on avait écrit sur les cures d'air et d'eaux, sur les utilités diverses de la vie des hauteurs. Je ne cachai nullement l'intérêt profond qui me rend curieux de tout cela » (27 juillet 1865) – et en tire des préceptes : « Hier, à la lecture de Tschudi et à la réflexion, une idée me prit fortement : 1. La montagne comme *médecine*, 2. La montagne comme *société*, 3. La montagne comme *religion* » (27 juillet 1865). Ces soins que procurent les entrailles de la montagne, sa terre, sa géologie, son hydrographie, son climat, l'écrivain les transcrit en textes effusifs. Dans le *Journal* intime, voici la rencontre définitive avec l'âme sœur, à travers la souffrance et la guérison communes au sein de la montagne : « Communier par-devant les Alpes avec elle [Athénaïs] m'a été très doux d'ineffaçable impression, de grand et très grand souvenir » (18 août 1865). Et Michelet de décrire une longue étreinte réunissant les époux dans la nature alpine, poursuivie, au retour à la maison, par une fusion dans le travail, à la même table : écriture de *La Montagne* pour lui, des *Mémoires d'une enfant* pour elle. C'est, dans ce cadre montagnard, « une forme d'accouplement charmante, qui provoque et complète l'autre... » (25 août 1865). Dans le livre, plus tard, voici la fusion de l'homme avec le milieu naturel alpin décrite avec la plus grande sensualité, comme si l'auteur avait voulu faire « surgir les puissances héroïques que nous puisons dans la Nature¹ » tout en « se mêlant aux arbres, aux plantes,

1. Voir *infra*, p. 247.

aux neiges, aux animaux, aux cieux». Michelet pose ici la condition d'une « régénération de l'espèce humaine » : « C'est tout le secret de ce livre [...] Puisses-tu, jeune voyageur, qui viens avec la force entière et tout le jour devant toi, y trouver un point de départ! Qu'il te soit un de ces sommets moyens où l'on s'arrête à l'aube, pour se reconnaître un moment, marquer le but d'un œil sûr, monter, s'élancer plus haut¹. »

Aux sources de *La Montagne*, il existe enfin des contingences très matérielles, éditoriales. Encouragé par sa femme et son éditeur², Michelet, qui achève son grand œuvre d'historien, prend place comme auteur dans le champ littéraire. Aussi a-t-il amorcé, dix ans plus tôt, une série d'ouvrages qui légitime sa plume et rencontre le succès. Ce cycle, que *La Montagne* vient parachever, est consacré à la nature, ou plutôt à l'âme humaine au sein de la nature. Commencée en 1856, la série comprend *L'Oiseau*, *L'Insecte* et *La Mer*. Michelet présente lui-même cette trame à ses lecteurs: « Le public [...] a pris un intérêt tout nouveau à l'Histoire naturelle. Il y avait des livres savants que très peu de gens lisaient. Il y avait des livres ingénieux et trop spirituels peut-être. *L'Oiseau* eut ce bonheur unique de n'avoir pas un critique, pas un contradicteur. Les esprits les moins sympathiques furent surpris, gagnés, sans défense contre lui. Il enleva sur son aile et la presse et le public. » Ce rare succès a lancé une mode: « Une littérature est sortie de cette époque³. *La Montagne* s'inscrit dans cet horizon d'attente. Il s'agit de

1. *Ibid.*, p. 248.

2. La Librairie internationale, qui était située au 15, boulevard Montmartre à Paris.

3. Voir *infra*, p. 26-27.

divulguer le mystère propre à la nature montagnarde en lui demandant le secret de son âme. Michelet s'est découvert une veine nouvelle, pleine de réussite, où le sujet de l'histoire naturelle n'est pas traité du point de vue de la science ou de l'anecdote sentimentale, mais de celui de son fervent panthéisme démocratique. Comme historien, il cherchait « l'âme des faits » ; ici, il recherche « l'âme de la nature ».

Le personnage central de cet essai est le mont Blanc¹. Il est le géant de l'Europe et les quatre premiers chapitres lui sont entièrement consacrés. Cette montagne s'impose : « Je ne sais quoi d'énorme, éclatant, en mouvement, et qui venait droit à moi. Vraiment, rien de plus formidable. C'était un chaos lumineux, qui semblait tout près déjà des vitres, voulait entrer. L'effet ne serait pas plus grand si un astre tout à coup touchait la Terre elle-même et la foudroyait de lumière. Au second regard, je vis que cette chose monstrueuse n'était pas si près pourtant. Elle avait l'air d'être en marche, mais elle s'arrêtait à temps dans un lieu assez profond². » La chose est généreuse et prodigue – « C'est le réservoir de l'Europe, le trésor de sa fécondité. C'est le théâtre des échanges, de la haute correspondance des courants atmosphériques, des vents, des vapeurs, des nuages. L'eau, c'est de la vie commencée³ » – tout en restant terrifiante : « Mais quel vis-à-vis terrible ! On est près de lui, à deux pas. Ce n'est pas, comme de loin, l'effet d'un immense cadavre, allongé, qui, à la tête et aux pieds, a d'autres Alpes. De près, on le voit en hauteur, seul, un

1. Les secondaires sont, par ordre d'apparition : les Pyrénées, le Léman, les lacs italiens, l'Engadine, le Pôle, et même Java.

2. Voir *infra*, p. 38.

3. *Ibid.*, p. 54.

immense moine blanc, enseveli dans sa chape et son capuchon de glace, mort, et cependant debout. D'autres y voient un éclat, un débris de l'astre mort, de la pâle et stérile lune, une planète sépulcrale au-dessus de la planète. La vaste calotte neigeuse a l'effet d'un cimetière¹. » Puissance de vie et de mort tout à la fois : source de l'Europe et immense cadavre.

Mais c'est surtout le sentiment de l'histoire que la nature montagnarde exalte. Au mont Blanc s'ajoutent alors les hauts passages des Alpes, les cols et leurs sentiers, pour lesquels Michelet éprouve une tendresse reconnaissante : « Nulle part on ne sent plus les libertés de l'âme. » L'écrivain rappelle un souvenir de jeunesse lorsque, passant vers l'Italie, il a « suivi pour la première fois ces routes sacrées » : « Après une longue nuit passée dans les basses vallées, trempé du morfondant brouillard, je vis, deux heures avant l'aurore, les Alpes déjà roses dans le bleu du matin. Je ne connaissais guère l'histoire de ces contrées, ni celle de la liberté suisse, ni celle des proscrits, des saints et des martyrs qui traversèrent ces routes. Je n'en sentis pas moins ce que j'ai mieux connu depuis : *c'est l'autel commun de l'Europe*². » De ce Michelet (c)avaleur d'histoire, Roland Barthes pouvait écrire :

Comment mange-t-il l'histoire ? Il la « broute », c'est-à-dire qu'à la fois il la parcourt et il l'avale. Le geste corporel qui rend le mieux compte de cette double opération, c'est la marche. [...] Le paysage est lentement, âprement conquis ; il entoure, il presse, il envahit, il menace, il faut s'y forcer un passage, et non plus seulement par les yeux,

1. *Ibid.*, p. 43.

2. *Ibid.*, p. 67.

mais par les muscles et la patience : d'où ses beautés et ses terreurs, qui nous semblent aujourd'hui excessives. Ce voyage-là connaît deux mouvements où tout le corps de l'homme s'engage : ou bien le malaise du cheminement, ou bien l'euphorie du panorama¹.

Les Alpes font l'histoire, l'histoire a fait les Alpes. Ce pétrissement mutuel n'a rien de comparable comme force d'humanisation. La nature accueille l'histoire qui, en retour, forge le paysage ; bienfaits partagés. « La montagne n'est jamais sans vie, poursuit Michelet. Les passages, les hospices sont la scène d'un grand mouvement. Les files de bruyants chariots, le son du cor et des clochettes, des voitures, des troupeaux, les accents des langues diverses, tout cela rompt le grand silence des géants glacés qui dominent². » Chaque col pourrait raconter l'histoire de ces circulations incessantes, de la vie du grand corps des hommes : « Que de choses tragiques et touchantes s'y sont passées ! Que de séparations à cette limite des deux mondes ! Que de déchirements ! Qui dira les douleurs de ceux qui, de là-haut, jetaient sur la patrie l'adieu et le dernier regard³ ! » Michelet, bien sûr, est précisément celui « qui dit », qui raconte cette histoire où se brassent la nature et l'homme. Brassage d'autant plus puissant que la montagne, par ses conditions extrêmes, exacerbe l'histoire naturelle. Le combat pour la vie y est plus rude, plus concurrentiel, et l'histoire doit s'y frayer un chemin qui laisse des traces, comme un troupeau passe un col au sein des éléments déchaînés. En ce sens, l'historien qui com-

1. R. Barthes, *Michelet par lui-même*, op. cit., p. 22-23.

2. Voir *infra*, p. 69.

3. *Ibid.*, p. 73.

prend les Alpes ressemble à un savant qui sait déchiffrer ces empreintes laissées par le combat de l'homme avec la nature.

L'arbre est sans doute le meilleur témoin de ce travail de déchiffrement, le grand révélateur. *La Montagne* est un hymne aux arbres des Alpes, ceux qui « résistent le mieux aux hommes, au progrès, à la destruction de la nature » et n'en sont pas moins les victimes et les martyrs. « L'arbre gémit, soupire, pleure d'une voix humaine, reprend Michelet. Ils se lamentent. On croit que c'est le vent, mais c'est souvent aussi leur circulation intérieure, moins égale qu'on ne croit, les troubles de leur sève, les rêves de l'âme végétale¹. » Lignes magnifiques qui plongent au cœur du système panthéiste de Michelet² : la nature a une âme et chaque détail peut nous la révéler. L'homme n'est pas seul dans le monde, il doit ouvrir les yeux et respirer. En montagne, il se trouve plus particulièrement entouré de deux grandes forêts d'amis, « admirables et pleines d'histoire » : l'« héroïque et robuste arolle » et le « souriant mélèze »³. L'autre témoin majeur est le glacier, auquel Michelet consacre quelques pages admirables. Il est pour lui l'emblème de la vie : « *Le glacier est chose vivante, non morte, inerte, immobile. Il se meut, avance, recule pour avancer encore. Il absorbe, mais rejette, n'admet pas de corps étrangers. Sur le glacier de l'Aar, de pente fort douce, un rocher porté sur la glace fait une lieue en trente-trois années. Aux glaciers du mont Blanc, il paraît que le voyage demande quarante ans*⁴. »

1. *Ibid.*, p. 145.

2. L. Orr, *Jules Michelet. Nature, History and Language*, *op. cit.*

3. Voir *infra*, p. 228.

4. *Ibid.*, p. 47.

Dès lors, l'homme qui traverse les forêts, le marcheur qui progresse sur le glacier prennent possession de la montagne tout en la respectant. Ils peuvent voir la vérité des lieux, qui se dédouble entre matière et esprit, entre nature et culture, présent et passé, paysages visibles et puissances invisibles : « Derrière l'apparence, le froid décor de l'hiver, il y a *un autre* dessous, et *quelqu'un* qu'on ne voit pas. Les glaces [...] ne sont pour lui qu'un habit. Une personne de granit est dedans ensevelie, jadis enfantée de la terre, un de ses puissants soupirs, de ces élans vers la lumière qu'elle eut ténébreuse encore. Mais, dans son tombeau de neige, cette âme reste en intimité avec sa profonde mère, et toujours elle en reçoit dessous le tiède épanchement¹. »

La nature est là, s'offrant à l'apostrophe de l'écrivain qui lui voue son art, même s'il se sent écrasé par sa tâche : « Moi aussi, je me sentais méprisé et provoqué par ces énormités sauvages. Je leur dis assez brusquement : "Ne faites pas tant les fiers ! Vous durez un peu plus que nous. Mais, montagne, mais, glacier, qu'est-ce que vos 10 000 pieds près des hauteurs de l'esprit ?"². » Bien commun de l'humanité, prophétie du monde à venir car conservatoire du passé, la montagne mérite plus que toute autre nature d'être protégée par l'homme, son ami. C'est lui, à travers ce sentiment d'amitié, qui préservera l'avenir en protégeant la montagne de ses ennemis, déjà identifiés³ : la catastrophe naturelle et le tourisme, le fléau de la

1. *Ibid.*, p. 31.

2. *Ibid.*, p. 38-39.

3. Manque le réchauffement climatique, rétrécissant dramatiquement les glaciers, mouvement que Michelet ne pouvait pas alors imaginer.